

CHARLES DOVALLE

1807 — 1829

Charles Dovalle n'est point une des étoiles radieuses de la poésie moderne, c'est plutôt une nébuleuse au reflet doux qui se mêle, sans s'y confondre, à la trace lactée des poètes de la première phase de notre Renaissance poétique. Dans cette période où la poésie française cherchait à se régénérer par l'étude du sentiment, en attendant la rénovation puissante de forme et d'expression que devait lui donner l'auteur des *Orientales*, Charles Dovalle eut son heure : sa voix a été entendue, écoutée, et méritait de l'être. Il a eu même son jour de gloire, et ce jour-là, malheureusement, a été le lendemain de sa mort. Les œuvres de Dovalle ont le caractère de la poésie du temps où il apparut, ce caractère un peu vague, cette forme un peu voilée, un peu abstraite de la poésie des Edmond Gérard, des Loysons, des Brugnot, et des premières œuvres de Rességuier, de Fontaney et de Labinsky, de tout ce chœur en un mot qui procédait plutôt de Lamartine que de Victor Hugo, mais que la publication des *Ballades* et des *Orientales* allait pousser vers une facture plus sévère et plus savante.

L'œuvre de Charles Dovalle, interrompue à sa vingt-deuxième année par un événement sinistre, a conservé toutes les incertitudes d'un art qui bégaié. Mais ces incertitudes même d'une muse de vingt ans sont-elles sans grâce ? « Une poésie toute jeune, a écrit M. Hugo, enfantine parfois ; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole ; un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rythmique parfois, mais toujours plein d'une harmonie plutôt naturelle que musicale ; la joie, la volupté, l'amour, la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite muse ; et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse, voilà ce qu'on trouve dans ce

portefeuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet. » Ajoutons seulement que la poésie de Dovalle a souvent des cris, un mouvement, un sentiment, ou plutôt un appétit de la forme rythmique qui permettent d'affirmer qu'il eût facilement acquis de lui-même la fermeté d'exécution qui manque aux œuvres de sa jeunesse. Son œuvre est une aurore pâle comme toutes les aurores, mais qui eût pu avoir son midi rayonnant.

Les poésies de Dovalle, publiées par ses amis l'année même de sa mort, sont devenues fort rares. On a respecté sur la dernière pièce trouvée dans le portefeuille qu'il portait le jour du combat, la trace de la balle qui l'a traversée. C'est à propos de cette publication que M. Victor Hugo écrivit cette lettre mémorable, insérée plus tard dans les deux volumes de *Littérature et philosophie mêlées*, et qui sera le passe-port de Dovalle pour la postérité.

La vie de Dovalle ressemble à son œuvre : une enfance douce et laborieuse, se développant joyeusement dans la liberté de la vie de campagne, et d'une campagne pittoresque, toute pleine de vieux souvenirs et hérissée de vieux châteaux ; succès précoces, amours timides, excursions poétiques, vol de papillon sur les fleurs et sur les ruines ; il arrive à Paris à vingt ans, le portefeuille et le cerveau pleins de rimes, et de ce premier choc avec la réalité de la vie le poète est écrasé. Il mourut, tué en duel, et pour quelle cause ? Une querelle de journalistes !

Il y a deux ans seulement, un ami posthume et un compatriote de Charles Dovalle, M. Émile Grimond, lui a consacré dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (n° d'octobre 1857) une notice biographique qui aurait besoin d'être complétée par l'histoire de sa vie à Paris. Dovalle était né à Montreuil-Bellay, petite ville du département de Maine-et-Loire, le 23 juin 1807. Il mourut à Paris le 30 novembre 1829. Ses amis lui ont élevé un tombeau dans le cimetière Montmartre.

CHARLES ASSELINEAU.

Voy. *le Sylphe*, poésies de feu Charles Dovalle, précédées d'une notice par M. Louvet et d'une préface par M. V. Hugo. Paris, Ladvocat, 1839 in-8°. — On pourrait rechercher ses articles en prose dans les journaux de l'époque, notamment dans le *Figaro*, dans le *Journal* et l'*Écho des Salons*.